1975 - N° 2



Saint-Luc Médical

organe trimestriel de la
société médicale belge de
saint-luc.

rédacteur en chef honoraire :

r. de guchteneere

rédaction :

Dr. Marchandise

quarante quatrième année

2 - 1975

avenue de l'yser 19 1040 Bruxelles C. C. P. 000-0321178-11

SAINT - LUC MEDICAL

SOMMAIRE

MORT DU CHRISTIANISME ?

Henri Guillemin

EPOUSE de MEDECIN

Dr Marchandise

LA SOCIETE BELGE d'ETHIQUE et de MORALE MEDICALE

N° 2 - 1975

MORT DU CHRISTIANISME ?

une interview d'Henri Guillemin [1]

Q. — Qu'entendez-vous par « mort du christianisme » ?

R. — Simplement le fait que la déchristianisation est une chose que l'on constate partout. Le nombre de vocations diminue — je parle surtout de la France, bien entendu, que je connais mieux — beaucoup de prêtres ont quitté ; des religieuses également, leur nombre décroit ; des enfants élevés chrétiennement dans des familles catholiques ne vont plus à l'église ; j'ai donc l'impression que, du moins numériquement, le christianisme est en train de perdre beaucoup de terrain. Je me pose alors la question de savoir si ce christianisme qui a vécu deux mille ans serait condamné à mort comme beaucoup d'autres religions qui ont disparu. Car je n'estime pas que les deux mille ans de « vie », plus ou moins réelle, du christianisme suffisent à établir sa pérennité.

Qu'est-ce que deux mille ans dans la trajectoire de l'humanité ?

Je cherche quelles sont les raisons qui ont conduit les gens à cette déchristianisme assez visible. Je trouve deux raisons, grosso modo ; des raisons historiques, et je souligne que je ne parle que de la France. Cette déchristianisation tient pour une large part à des questions historiques, c'est-à-dire au comportement du clergé et des catholiques français qui ont confondu leur cause avec celle de ceux que j'appellerais en gros les exploiteurs, c'est-à-dire ceux qui vivaient du travail des autres. Les ouvriers français en 1848 encore, au moment de la révolution du 24 février, avaient un grand respect du christianisme, à tel point que le jour même de la révolution, ils se sont découverts et se sont, quelques-uns, agenouillés lorsque l'on a transporté le Saint-Sacrement de la chapelle des Tuileries jusqu'à une église voisine. Or, ces mêmes ouvriers un an après, étaient pleins de fureur contre les prêtres. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient fait confiance au clergé qui avait béni les arbres de la liberté, qui semblait les aider, et dès qu'il y eut la répression de Cavaignac et la semaine sanglante de juin, on avait vu, hélas, ce même clergé se retourner violemment contre la classe opprimée. Cela a engendré chez celle-ci une espèce de haine, comme un amour déçu. A la fin du XIXme siècle, les catholiques français ont adopté des positions perpétuellement conservatrices. Au moment de l'affaire Dreyfus, alors que l'innocence de Dreyfus éclatait à tous

---

(1) Nous publions ce réquisitoire d'un catholique pratiquant ; il nous dit comment il voit les causes de la déchristianisation et ce qu'il attend d'un christianisme renouvelé dans la fidélité à ses sources.

Henri Guillemin a terminé sa conférence dont l'essentiel est reproduit ici, par une émouvante profession de foi : « L'Eglise, je ne la quitterai jamais ».

les yeux, l'immense majorité des catholiques français ont été anti-Dreyfusards inventant des mots que je trouve affreux : « véritards » et « justiciards », c'est ainsi qu'ils dénommaient ceux qui défendaient la vérité et la justice. Il se fait donc que les catholiques ont compromis leur foi par l'image qu'ils en donnaient.

J'ajoute également que, du côté des autorités pontificales, on a vu des choses déplaisantes, je dois le dire ; par exemple, lorsque le pape Grégoire XVI a condamné « L'Avenir » de Lamennais ; lorsqu'en 1910, le pape Pie X a condamné le « Sillon » de Marc Sangnier ; lorsqu'on a vu le pape Pie IX qui, dans son Syllabus, condamnait toutes les idées nouvelles. L'Eglise, qui s'était déjà compromise historiquement par une adhésion aux forces conservatrices et qui semblait être, au surplus, une Eglise obscurantiste qui s'opposait aux découvertes de la science, s'est fait détester.

Par surcroît, actuellement, une certaine philosophie scientifique (j'en prendrais pour exemple « Le Hasard et la Nécessité » de Jacques Monod) nous explique d'un ton péremptoire que le développement de la science prouve l'inanité de toute foi. D'où ma question : « Le christianisme est-il en train de mourir ? ».

Q. : — Après un tel constat, le christianisme a-t-il encore un avenir ?

R. — Il est évident que ma réponse sera suspecte, puisque je suis chrétien, catholique pratiquant. Voici les deux arguments que je vais présenter :

Premièrement, il est absolument faux et inadmissible d'affirmer que la science prouve l'inexistence de Dieu. Quand je vois par exemple Jacques Monod déclarer que : « la science a établi aujourd'hui la parfaite insignifiance de l'homme dans l'univers », je m'étonne qu'un homme raisonnable puisse écrire une phrase pareille, car il se trouve que l'homme est capable d'agir sur l'évolution. Il possède actuellement les moyens de la stopper, cette évolution, et de détruire la vie sur toute la planète. Drôle d'insignifiance !

Deuxièmement, lorsqu'on étudie la biologie, on s'aperçoit qu'il y a une sorte de miracle permanent dans le simple fait de la constitution d'une créature humaine. Réfléchissons à ce fait évident et qui nous crève les yeux que, au départ, il y a la rencontre d'un spermatozoïde et d'un ovule, et que cela va donner ce prodige du cerveau avec ses quatorze milliards de neurones. Ainsi nous sommes en présence de cellules qui semblent connaître leur programme, qui semblent douées d'une intelligence et qui vont organiser cette merveille du corps humain, de l'oreille, de l'œil et du cerveau. Même un biologiste athée comme le soviétique Oparine, a reconnu que tout semble se dérouler sous l'effet d'une intelligence organisatrice. Je dirais donc que l'étude loyale de la science conduit aujourd'hui à cette « finalité » que Jacques

Monod poursuit de sa hargne. Il a mis à la place du mot finalité le mot de téléonomie qui veut dire la même chose. C'est un terme savant fabriqué à l'aide de deux mots grecs, l'un qui signifie la fin, l'autre qui signifie la loi : Téléonomie = loi de la fin, autrement dit : finalité, débaptisée. Claude Bernard, dans son « Introduction à la Médecine Expérimentale » parlait d'une « idée directrice » dans la biologie et dans l'anthropologie. Quant à Jaurès, il allait plus loin, affirmant qu'à ses yeux l'évolution était (je le cite) « la démonstration expérimentale de Dieu ».

Jusqu'ici, c'est Dieu seul qui est en cause, non pas Jésus-Christ. On peut dire que la science atteste l'existence d'une intelligence organisatrice. Mais entre une intelligence et un amour, il y a un abîme. Et rien ne prouve dans la science qu'il existe un Dieu d'amour. Alors, pour passer de ce Dieu au quel je crois et que la raison ne récuse pas à Jésus-Christ et au christianisme, il y a un bond à faire. Cette espèce de saut qu'il faut faire dans l'inconnu, je l'ai fait quant à moi. Pourquoi ?

Un des arguments de ceux qui rejettent le christianisme, c'est que premièrement, ce n'est à leur avis qu'une sorte de mythologie héritée de la mythologie ancienne, avec une idée d'un Dieu-despote qui avait interdit aux premiers parents de faire tel acte, ils ont désobéi, alors le maître s'est fâché, puis il s'est ensuite ravisé, il a fait un enfant à une vierge, et cet enfant a accompli la « Rédemption ». Présenté de cette façon, le christianisme apparaît évidemment comme une fable dérisoire. D'autre part, quand on dit « Notre Père qui es aux cieux », si vous prenez cela au pied de la lettre, « aux cieux », alors vous êtes presque obligés de souscrire à ce que disait le cosmonaute russe Gagarine « j'ai fait un voyage dans les cieux, et je ne l'ai pas rencontré ». Autrement dit, il y a une certaine présentation du christianisme qui ne peut que le rendre inacceptable ou pour mieux dire, inintelligible.

Nous nous trouvons, par ailleurs, en présence de la « critique scripturaire » dont certains prétendent qu'elle aboutit à ne nous donner du fondateur du christianisme l'image la plus vague et la plus incertaine. Ce n'est pas vrai. Une étude loyale des évangiles conduit à reconnaître que, malgré leurs contradictions (car il y en a), malgré leurs obscurités (car il y en a), on y découvre cependant un message central, un noyau, une «Bonne Nouvelle » fondamentale.

Q. — De façon plus particulière, auriez-vous quelque chose à dire sur l'actualité de la Résurrection de Jésus-Christ ?

R. — Vous avez raison de me poser la question. Evidemment, beaucoup de gens vous disent : Vous n'allez tout de même pas faire croire à des esprits contemporains qui sont des esprits positifs et scientifiques, des histoires de miracles, et en particulier la Résurrection. Je me souviens de discussions que j'avais bien souvent avec des gens que j'estimais, des intellectuels, et qui me disaient : Ecoutez, Monsieur

Guillemin, vous êtes un homme raisonnable ; comment pouvez-vous croire à cette légende de la résurrection ? A quoi je réponds : Attention, résurrection ne veut pas dire réanimation ; je ne pense pas que les apôtres qui affirment — et pourquoi auraient-ils menti ? — qui affirment avoir revu l'homme qui avait été crucifié, aient revu exactement le même homme. Ils ont vu quelqu'un qui apparaissait alors que les portes étaient fermées et qui, d'après les textes, ne semble pas avoir été immédiatement reconnaissable ; notez bien que par exemple, quand Marie-Madeleine le revoit, elle ne le reconnaît pas d'abord et le prend pour le jardinier... Ce qui me frappe énormément c'est ceci : Le jour où le Christ a été crucifié, on peut croire, nous avons des raisons de croire que les disciples, les apôtres eux-mêmes ont été découragés, découragés au suprême degré. Et ils avaient peur. Alors, comment se fait-il que ces gens qui étaient désespérés, qui s'étaient enfermés dans leur asile d'où ils n'osaient même pas sortir, comment se fait-il que si peu de temps après, ces mêmes gens sont transfigurés, emplis d'une passion, d'un enthousiasme au point d'affronter la mort pour ne pas renier ce dont ils ont désormais la certitude, ce que leurs yeux ont vu. Donc, il s'est passé un événement qui les a bouleversés, un événement stupéfiant, prodigieux : Quelqu'un qui était mort et qu'ils voyaient vivant.

C'est là un des arguments que j'ai dans l'esprit, lorsque je dis que, personnellement, je crois à la réapparition du Christ.

Q. — Et l'Eglise de Jésus-Christ, qu'en pensez-vous ?

R. — Je ne voudrais scandaliser personne, mais je pense que malheureusement il y a eu des comportements bien imprudents de la part de l'Eglise. Quand l'Eglise a accepté l'appui du pouvoir temporel, du pouvoir civil, c'est-à-dire Constantin, c'était pour elle le pire des dangers. Savez-vous (on ne le sait pas encore suffisamment aujourd'hui) qu'au moment où Constantin a décidé qu'il allait faire du christianisme une religion d'Etat, il ne croyait pas, il n'était pas chrétien. Constantin considérait que les chrétiens étaient nombreux, qu'il était utile pour son gouvernement d'avoir leur appui ; il a donc décidé que le christianisme devenait la religion d'Etat. L'établissement du christianisme à Rome, quel péril ! Quelle source de confusion. Et ne croyez-vous pas regrettable que le chef de l'Eglise ait adopté le titre même qui était celui du chef des païens ? « Pontifex maximus » « Souverain pontife ».

Lourd de conséquences tragiques aussi, le «pouvoir temporel » des papes. Le pape, chef de l'Eglise, devenait un prince comme les autres. Et l'on a vu l'Eglise au XIXe siècle, en la personne du pape Grégoire XVI, entrer dans la fameuse sainte alliance des princes contre les peuples, au point que le 8 juin 1832 — c'est une date qui m'est restée presque déchirante dans le cœur — le pape Grégoire XVI a condamné les évêques polonais qui avaient approuvé la rébellion des Polonais, laquelle n'était pas simplement une rébellion nationaliste,

mais était aussi une rébellion religieuse : les Russes orthodoxes persécutaient les catholiques ; les évêques polonais s'étaient révoltés, au nom du catholicisme, c'est-à-dire au nom de ce qu'ils estimaient la vérité ; et le pape, agissant alors comme prince temporel, a condamné cette révolte des catholiques qui voulaient défendre leur foi. Et il l'a condamnée parce que « tout pouvoir vient de Dieu » et que se révolter contre le tzar c'était porter atteinte à cette loi.

Il y a un énorme redressement à faire. Et je dirai que je ne comprends pas l'existence des nonces. Les nonces sont dei diplomates, et l'Eglise n'est pas un gouvernement comme un autre. L'Eglise peut avoir, certes, des représentants auprès des diverses nations pour traiter des difficultés qui peuvent exister entre tel gouvernement et les communautés catholiques ; mais je ne vois pas pourquoi l'Eglise se mettrait sur le même plan que les puissances temporelles. Là encore s'établit une confusion que je trouve dramatique. C'est vous dire que je désirerais une profonde modification des statuts de l'Eglise et de l'institution. Je crois pouvoir dire sans indécence ce que disait devant moi quelqu'un d'important dans l'Eglise de votre pays : « Le pire malheur serait de confondre le squelette avec l'âme ». Le squelette, c'est la vieille organisation romaine, c'est l'organisation administrative, et l'âme de l'Eglise, c'est autre chose. Il faut un squelette ; un corps sans squelette n'est pas un corps, mais l'âme importe davantage, importe capitalement.

Ce que je voudrais passionnément, c'est rendre une actualité à ce christianisme qui reste dépositaire d'une grande vérité. Cette vérité, c'est le sens de la vie, c'est la promesse d'une participation à la vie divine. Le christianisme a défatalisé l'Histoire ; il a dit : Vous êtes capables de trouver, chacun de vous, au fond de vous, le royaume de Dieu, et sachez que la vie ne se termine pas ici-bas, qu'il y a une autre vie (inimaginable du reste, n'essayez pas de vous la représenter), et que la vie terrestre en est la préparation. Ce message là, il est de la plus grande urgence dans un monde de technologie, de production pour la production, un monde finalement de désespoir, un monde absurde. Je vais vous dire encore une chose, qui peut paraître violente. Je ne la prends pas entièrement à mon compte, je n'y adhère pas d'une manière littérale.

C'est une phrase de Tolstoï qu'il appliquait à l'Eglise orthodoxe : « L'Eglise orthodoxe, dit-il, de par son comportement et son enseignement, fait infailliblement des athées. » Et bien, je voudrais surtout que l'Eglise catholique ne fasse pas des athées. Je voudrais que l'Eglise soit au contraire comme une puissance toute jeune, toute neuve, qu'elle redevienne semblable à ce qu'elle était au départ. Attention ! S'il est bon, s'il est nécessaire — lisez « nécessaire » — que l'Eglise prenne le parti de la justice, il s'agit de ne pas oublier qu'elle a en plus une vérité spécifique à défendre, à répandre. Quand un prêtre entre dans un syndicat, par exemple, je l'approuve, mais qu'il n'oublie pas

qu'il est d'abord un prêtre, et qu'au-delà des problèmes de la cité, il a une chose à dire, qu'il est chargé de dire. Il ne faut pas que l'Eglise croie qu'elle a fait tout son travail en optant pour les opprimés — et c'est son devoir de le faire —, mais son premier travail est au-delà. Victor Hugo disait par exemple, s'adressant aux socialistes (et pourtant les socialistes étaient ses amis) « Vous voulez bâtir un eden de matière ? Qu'est-ce qu'un paradis troué d'un cimetière ? » Eh bien, les prêtres sont là, certes pour travailler à la justice dans le monde, mais aussi pour rappeler aux hommes qu'il y a le cimetière, qu'il y a la mort, et que la mort n'est pas un aboutissement. Le christianisme a en lui un message de bonheur. Le christianisme est tellement actuel qu'il est précisément ce qui peut sauver notre civilisation du désespoir qu'elle contient. Le Christianisme est l'affirmation que l'homme se dépasse lui-même. Alors, ne croyez-vous pas que c'est d'une actualité brûlante ? Je vous apporterai encore deux références :

Victor Hugo, qui détestait Rome à cause du comportement que Rome avait eu sous ses yeux, à la fin de sa vie, a publié deux livres pour dire :

« Oui, je suis anti-clérical, mais je suis croyant. » Il a publié « L'Ane » et « Religion et Religions » pour dire à ses amis les républicains-socialistes : Oui, je suis socialiste et anti-clérical, mais au-delà de la construction de la cité humaine, il y a l'éternité, il y a ce dépassement de l'homme dont a parlé Pascal. N'oubliez pas que vous n'apporterez aucun bonheur à l'homme si vous ne lui apportez pas en même temps la certitude de sa vraie dimension. Et il déclara préférer Mgr Dupanloup — qu'il n'aimait guère — à Taine, parce que Taine était un matérialiste déterministe, et que les matérialistes déterministes crèvent les yeux de la créature. Un marxiste comme Garaudy n'hésita pas à déclarer que le matérialisme est aujourd'hui le nouvel opium du peuple.

Le deuxième fait que je voudrais rappeler, c'est une certaine attitude de Tolstoï. Il avait été excommunié par l'Eglise orthodoxe. Or, deux ans avant sa mort, en 1908, sa dernière fille qui s'appelait Sacha lui dit : « Père, je ne veux plus aller à l'église. » Et cet homme qui était excommunié et qui ne pouvait pas aller à l'église, s'est mis à pleurer, et il a dit à Sacha : « Mon petit, vas-y quand même, reste, parce que si indigne que soit ce clergé orthodoxe il est cependant le témoin de l'essentiel : l'indiginité des messagers ne prouve rien contre le message ». Et Hugo disait encore à ceux qui se servaient des erreurs et des fautes du clergé pour prêcher l'athéisme : « Ah ! les prêtres ! voilà votre sinistre argument ! mais à travers les plus noirs, la vérité flamboie. »

EPOUSE DE MEDECIN

Nous avons assisté lors d'une réunion d'un Cercle de Saint Luc, à une causerie débat sur la situation de la compagne du Médecin.

Ce fut un réquisitoire contre le mari despote, égoiste, établi sur un piedestal...

Plusieurs épouses de Médecin animaient le débat ; il fut malaisé de mettre de l'ordre et de la sérénité dans la discussion.

Essayons de voir clair. Le mari est-il injustement calomnié, son épouse est-elle généralement une sacrifiée ?

Nos réflexions sur la responsabilité familiale du Médecin se veulent constructives.

La profession médicale ne ressemble à aucune autre ; il est superflu d'en développer les raisons pour des Médecins.

Pour éviter des ménages mal équilibrés et qui seront sans doute malheureux il faut un bon départ, on ne bâtit pas sur le sable.

L'épouse du Médecin doit être généreuse, oublieuse d'elle même, assez vaillante pour soutenir son mari au milieu des soucis et des fatigues. Elle doit bien réfléchir. Elle doit connaître la vie du médecin, la comprendre et l'aimer, en accepter la grandeur et les servitudes. Collaboratrice privilégiée de son mari, elle lui apportera toutes les richesses de sa personnalité féminine.

Les foyers heureux sont-ils ceux où la femme se voulant libre et indépendante, confie son mari à une secrétaire ? On a insisté sur le fait que pour éviter un travil accablant dont l'épouse est la victime, le Médecin doit organiser son activité et discipliner la clientèle. Le malade généralement égoïste sera d'autant plus exigeant qu'il sait son Médecin plus disponible et plus dévoué.

Il y a des urgences mais elles sont peu fréquentes.

Décrire le Médecin comme un homme toujours absent, comme un homme dont les repas sont entrecoupés par un téléphone qui sonne sans arrêt, c'est le caricaturer et manque d'objectivité.

La Médecine de groupe est une initiative intéressante, elle permet une activité mieux organisée, efficace et plus agréable.

Le Médecin et sa famille ont alors des week-ends, des vacances, les urgences sont réparties.

Un bon Médecin, s'il veut être un bon mari, doit donc être un Médecin bien organisé. Il devra se ménager des loisirs, avec sa femme et ses enfants. Vivant davantage près de celle qu'il aime, il comprendra mieux les difficultés de son existence.

Elle doit s'occuper de tout : des enfants, du ménage, de son mari, de son activité professionnelle. Il s'ingéniera à lui faciliter les tâches du ménage ; Pourquoi n'économiserait-il pas sur les frais de voiture — négligeant la grande voiture de prestige — pour équiper une cuisine moderne et donner à sa femme un maximum de confort qui rend la vie plus facile et plus agréable.

Quand les enfants sont petits, l'épouse est fort occupée ; c'est au mari à faire en sorte qu'elle soit aidée dans toute la mesure du possible.

L'entraide entre jeunes ménages est précieuse ; elle donne à l'épouse l'occasion de s'évader avec son mari, de se distraire, de se cultiver.

Il faut se réjouir de voir nos épouses soucieuses de développer et d'enrichir leur personnalité. Il faut les y aider et leur donner les loisirs qui faciliteront leur épanouissement.

Beaucoup de possibilités leur sont offertes : lectures ; conférences, cours de recyclage, travaux d'art. Certaines aimeront une activité en rapport avec leurs affinités ou les diplômes qu'elles ont acquis : enseignement, profession libérale etc.

Nous souhaitons que nos lecteurs nous apportent leurs remarques, leurs suggestions, leurs critiques amicales.

Le Père Riquet qui a acquis une large expérience au Centre Laënnec à Paris nous disait : « La valeur du Médecin existe lorsque sa personnalité est équilibrée dans sa profession et dans sa famille où il a des devoirs envers son épouse et des responsabilités envers ses enfants. En ville comme à la campagne la Médecine est dure ».

L'épouse du Médecin loin d'être une sacrifiée, sera une femme heureuse et épanouie si son mari a pu judicieusement et généreusement équilibrer sa vie et celle des siens.

Dr Marchandise.

LA SOCIETE BELGE D'ETHIQUE ET DE MORALE MEDICALE (1)

La Société Belge d'Ethique et de Morale Médicale que dirige le Docteur Achslogh, Président du Conseil de l'Ordre des Médecins du Brabant d'expression française, a été créée par des médecins et de magistrats faisant partie des bureaux des Conseils provinciaux de l'Ordre et par des médecins représentant le Conseil National de l'Ordre des Médecins. La Société souhaite associer à ses travaux d'autres médecins, surtout des jeunes, d'autres magistrats et aussi d'autres personnalités n'appartenant ni à la médecine, ni à la magistrature, mais dont les opinions, les critiques et les suggestions pour enrichir ses travaux.

La Société d'Ethique et de Morale a pour ambition d'être largement ouverte sur le monde extérieur ; elle devra être un lieu de discussion des nombreux points qui préoccupent tout être humain s'intéressant à l'évolution sociale, scientifique et pratique de la médecine.

Les fondateurs ont le désir qu'en ce lieu de rencontre qu'ils créent, il n'y ait aucune restriction venant d'impératifs philosophiques, politiques, sociaux ou linguistiques. Les séances seront toujours l'objet d'une traduction simultanée français-néerlandais ; il en sera de même pour toutes les publications. Tous les postes de responsabilité sont doublés et respectent la parité linguistique.

Le Dr Achslogh précise encore : « pour tous ceux qui pratiquent la médecine et pour tous ceux qui se sont penchés sur les problèmes découlant de la pratique médicale, il apparaît que, si les principes de base de notre éthique restent immuables, ils nécessitent cependant une certaine adaptation. L'évolution sociale d'une part, les progrès scientifiques d'autre part ont, dans une certaine mesure, modifié les données du problème en les rendant plus complexes, plus délicats, plus susceptibles d'interprétation. Une adaptation est donc nécessaire, mais il faut qu'elle soit mûrement réfléchie, prudente, et garde comme objectif primordial le respect de l'être humain dans son intégrité morale et intellectuelle. Une ferveur scientifique excessive ne peut porter atteinte inutilement à l'intégrité humaine de l'individu.

Nous souhaitons que les membres des Cercles de Saint Luc apportent une collaboration active et efficace aux travaux de cette Société d'Ethique et de Morale Médicale. (1)

Nous ajouterons que cette collaboration est indispensable.

---

(1) Le siège de la Société Belge d'Ethique et de Morale Médicale est établi avenue Michel Ange 41, 1040 Bruxelles.

Au cours de la séance inaugurale de la Société, tenue à Bruxelles le 20 septembre 1974 le Prof. FLORKIN a fait un exposé sur les aspects de la Morale Médicale.

Nous avons été surpris de l'entendre défendre des idées et des conceptions qui sont à l'opposé de nos opinions morales et religieuses.

Nous nous proposons de revenir sur cet exposé en montrant que certaines affirmations du Prof Florkin sont peu compatibles avec la morale, le droit et la science.